

Lettre à la famille

5 mai 2016

Les mots échangés au sujet de Mamie et de Grand-Père que j'ai lus hier confirment encore une fois un sentiment éprouvé depuis longtemps. Nous sommes durs dans cette famille. Cette dureté est évidente sur le plan politique. Je me souviens de propos peu amènes et même insultants à la maison envers les faibles et les démunis. Je me souviens d'un scandale parce que la télévision donnait un instant la parole à des cheminots durant les grèves de 1995 alors que les coups de force des grands, des puissants, et ils ont été nombreux depuis le début des années 1990, n'ont jamais soulevé la moindre indignation dans notre salon ou dans notre salle à manger. Les chômeurs, les agriculteurs, les ouvriers, les sans-papiers, les sans-logements, la jeunesse des banlieues et même celle de Crouy, la jeunesse tout court, les malades du sida, toutes celles et tous ceux qui osent revendiquer des droits que la société leur refuse, tous les révoltés contre l'injustice quelle qu'elle soit, économique, sociale ou encore écologique, la foule innombrable des « précaires », tous ont rencontré dans notre famille au mieux l'indifférence, le plus souvent le mépris. Ce qui, dans le même temps, ne nous a jamais empêchés de nous extasier à la lecture ou au spectacle des *Misérables*, ou de nous entourer de petites gens mais aux petites mains expertes quand le besoin s'en faisait sentir.

J'ai moi-même enduré cette dureté et elle fait le fond de mon antagonisme avec notre famille. À chaque fois que je n'ai pas voulu me rendre à ce que notre famille attendait de moi, quand du moins j'avais la possibilité de me soustraire à ces attentes, ce qui n'a pas toujours été le cas, j'ai entendu des phrases dures. « Tu me fais honte », « Ça m'est égal, tu fais ce que tu veux ».

C'est manifestement au tour de Mamie de faire les frais de notre dureté. Depuis des années je n'entends parler de Mamie et de Grand-Père que pour me faire énumérer la liste des ravages du temps sur eux.

Nous avons franchi un cap ces deux dernières années. Nous allons désormais jusqu'à nous scandaliser parce que Mamie ne se rend pas à nos rendez-vous, parce qu'elle oublie un anniversaire, ou encore parce que Grand-Père ne dit pas ou ne lit pas ce que nous voudrions. Nous notons très scrupuleusement la moindre défaillance comme si elle était une faute. Nous perdons littéralement patience.

Plus pernicieux, croyons montrer du caractère en nous montrant durs et parfois même grossiers.

La vérité est que s'il manque une vertu à notre famille, c'est bien le caractère. Nous ne savons pas agir. Notre mal vient de là. La dureté avec laquelle nous paradons est la façon que nous avons trouvée de nous acheter à bon compte un semblant de caractère. Nous sommes durs avec les autres parce que nous n'avons pas le courage d'être durs avec nous-mêmes.

Cette dureté dans notre famille, ce poison, j'y succombe moi-même. Comme vous, je suis dur et il faut toute la patience de Katharina pour le supporter au quotidien. Les grandes idées ne valent rien ici. Je dois lutter tous les jours avec moi-même pour montrer à Balthazar que la dureté n'est qu'un aveu d'impuissance.

Le problème est que le caractère ne s'apprend pas. Celui qui en est dépourvu peut se rattraper seulement en organisant sa vie au quotidien et en s'imposant la douceur envers et contre tout.

J'en viens maintenant à ce qui me paraît être la seule voie praticable avec Mamie et Grand-Père.

Je commencerai par un désagréable constat : la retraite n'existe pas. La retraite n'est pas un blanc-seing qui permettrait de se soustraire à ses responsabilités pour donner enfin dans des hobbies et autres passe-temps qui étaient difficilement conciliables avec une vie professionnelle remplie. C'est sans doute ce que recherche le rentier : après avoir procédé à d'ingénieux placements, jouir enfin tranquillement de leurs rendements. La promesse s'affiche à longueur de journée sur nos écrans, mais c'est une illusion qui ne prépare que des déconvenues.

Il faut aller voir Mamie chaque jour une heure, parler avec elle, arrêter de la juger, de chercher sur elle matière à noter la moindre progression de son affaïssement. Au contraire, il faut lui poser des questions sur ce que furent sa vie, ses joies, ses épreuves. Poursuivre ses souvenirs avec des photographies. Grand-Père a des dessins et des tableaux à montrer, des amitiés dont il peut se prévaloir. La richesse de Mamie est intérieure, elle n'apparaît que si l'on prend le temps de parler avec elle. Il faut l'aider à entrer dans ce qui sera le dernier temps de sa vie, celui de l'extrême dépendance. Mamie a toujours vécu dans l'ombre, elle s'est occupée des autres après avoir perdu sa mère très jeune à cause de la guerre. Comment être surpris que ce soit si difficile pour elle d'entrer maintenant dans la lumière, de devenir l'objet de toutes les attentions, d'être touchée intimement ?

Un jour des enfants nous demanderont ce qu'ont été Mamie et Grand-Père, comment ils ont vécu, comment ils sont morts. Que répondrons-nous si nous ne leur demandons pas aujourd'hui de nous le dire eux-mêmes ? Nous contenterons-nous des très sèches approximations que nous livre notre peu d'attention ?

Le personnel dont nous devons entourer Mamie et Grand-Père ne doit pas être une fin mais seulement le moyen pour eux de poursuivre avec nous et dans les meilleures conditions ces entretiens quotidiens. S'ils le comprennent, si Mamie le comprend, je suis certain qu'ils accepteront l'appui que nous leur offrons.

Mamie et Grand-Père ne doivent pas être une occasion supplémentaire de nous endurcir mais bien plutôt une chance de rompre avec ce cercle infernal. Nous aurons tous grand besoin de douceur et de bienveillance dans les prochaines années. Leurs épreuves seront les nôtres.